

L'identité politique et sociale au quotidien, 1795-1815

Political and social identities in everyday life, 1795-1815

Denise Davidson



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/11497>

DOI : 10.4000/ahrf.11497

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2010

Pagination : 161-180

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Denise Davidson, « L'identité politique et sociale au quotidien, 1795-1815 », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 359 | janvier-mars 2010, mis en ligne le 01 mars 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/11497> ; DOI : 10.4000/ahrf.11497



L'IDENTITÉ POLITIQUE ET SOCIALE AU QUOTIDIEN, 1795-1815¹

Denise DAVIDSON

La Révolution française a brouillé les marqueurs de la distinction sociale et rendu l'ordre social peu « lisible ». L'une des réponses à la confusion sociale et politique a été un désir de voir et d'être vu en public, particulièrement à Paris pendant le Directoire et le Consulat. Une étude de la vie quotidienne dans des villes provinciales pendant la période napoléonienne montre que des mécanismes semblables y ont été à l'œuvre, tant les habitants s'inscrivent dans (ou y décrivent) les nouvelles catégories d'identité qui prennent forme dans la société post-révolutionnaire.

Mots-clés : identité sociale, identité politique, Mercier, théâtre, sociabilité, vie quotidienne.

La Révolution de 1789 a remis en question une grande partie des signes de distinction sociale de l'Ancien Régime : les vêtements, le langage, les comportements et appellations de déférence – tout a été bouleversé à tel point qu'il est devenu parfois difficile de déchiffrer la position sociale d'une personne. Pour paraphraser Alain Corbin, on peut affirmer qu'après la Révolution « la société a perdu sa lisibilité »². Les recherches que j'ai faites pour mon livre, *France after Revolution*, sur les pratiques

(1) L'auteur tient à remercier Anne Verjus, Annie Jourdan et Georges Alameddine pour leurs contributions et conseils qui ont amélioré le style et le contenu de ce texte.

(2) « Au lendemain des bouleversements de la Révolution et de l'Empire, la société a perdu de sa lisibilité. La confusion nouvelle, l'incertitude des positions avivent l'anxiété, stimulent le désir de vaincre l'opacité inquiétante du corps social ». Alain CORBIN, « Les élites de Louis-Philippe », compte rendu de *La vie élégante ou la formation de Tout-Paris, 1815-1848* d'Anne MARTIN-FUGIER (Paris, 1990), dans *Le Monde* du 25 mai 1990, cité dans Natalie PETITEAU, *Élites et mobilités : La noblesse d'Empire au XIX^e siècle (1808-1914)*, Paris, Fayard, 1997, p. 17.

culturelles et la vie urbaine en France de 1800 à 1830, révèlent que l'observation sociale offre un moyen non négligeable de retrouver cette lisibilité quand des foules hétérogènes se mélangeaient lors des fêtes, dans les théâtres, dans les rues et, d'une manière plus restreinte, dans les cafés, cabarets, cercles et associations³. Cela est vrai non seulement pour l'historien mais, ce qui va moins de soi et mérite explication, pour les acteurs de cette vie quotidienne elle-même. Dans cet article, je prendrai en considération ces recherches en y ajoutant des informations sur la période précédente, le Directoire, et en accordant plus d'attention aux questions théoriques concernant les identités.

Après une section préliminaire sur l'histoire du quotidien et le récent retour à l'histoire sociale, l'article se compose de trois parties. La première se focalise sur les théories et l'histoire du « soi » et de l'identité. Qu'est-ce qu'une identité et comment incorporer, dans nos analyses des structures sociales, l'effet des expériences quotidiennes qui ont contribué à l'appréhension, par les acteurs, d'une nouvelle société ? La deuxième partie traite des bouleversements de la Révolution qui ont produit ce manque de lisibilité sociale et engendré le désir de se montrer en public pour mieux comprendre les nouvelles catégories sociales qui se formaient à Paris sous le Directoire. La dernière section de l'article, enfin, basée sur mes recherches dans les archives départementales et municipales, met en évidence les liens entre la vie quotidienne et les manières de voir et d'exprimer des identités politiques et sociales. Il convient évidemment de souligner qu'il n'est pas possible d'appréhender la France d'un point de vue général, car les identités peuvent énormément varier d'un endroit à un autre. Être ou se dire « jacobin » ou « sans-culotte » à Paris a une autre signification que de se dire « jacobin » ou « sans-culotte » dans les villes et villages des différentes régions. Les manières de s'opposer à une politique ou à un régime varient aussi. Le travail d'Howard Brown montre bien comment les conflits de la période du Directoire et du Consulat varient en fonction des situations locales⁴. C'est pourquoi cet article se concentre sur des villes particulières.

Le quotidien et l'histoire sociale

Depuis une vingtaine d'années nombre de livres nous montrent l'importance du quotidien pour l'histoire. Les travaux de sociologues tels

(3) *France after Revolution : Urban Life, Gender, and the New Social Order*, Cambridge, Harvard University Press, 2007.

(4) HOWARD BROWN, *Ending the Revolution : Violence, Justice, and Repression from the Terror to Napoleon*, Charlottesville, University of Virginia Press, 2006.



qu'Henri Lefebvre, Erving Goffman et Michel de Certeau ont inspiré des études historiques importantes. Le mouvement de l'*alltagsgeschichte* en Allemagne et les méthodes de la micro-histoire analysent les pratiques quotidiennes et locales et leurs conséquences plus larges. Plus récemment, les travaux de William Sewell, à la fois historien et sociologue, offrent des outils pour affiner nos méthodes d'histoire sociale influencées par le *cultural turn* et l'analyse linguistique des représentations de l'histoire culturelle. En même temps, Sewell se concentre aussi bien sur l'importance des acteurs individuels et des groupes sociaux que sur les événements capables de changer des structures qui semblent le plus souvent immobiles⁵. Une autre évolution indéniable depuis dix ans est le regain d'intérêt pour la période du Directoire. Des livres importants ont paru, qui nous aident à comprendre la politique de cette période, pendant laquelle on a cherché à construire un gouvernement républicain qui saurait obtenir la confiance du peuple en créant la stabilité⁶. Il fallait soigner les blessures, et convaincre la population que ce nouveau gouvernement était capable de rétablir l'ordre. Le Directoire a hésité entre le désir de renforcer la liberté de s'exprimer et de s'assembler, et la nécessité de mettre fin à la violence et au chaos qui empêchaient le retour au calme et à la paix. Grâce à ces travaux nous connaissons mieux les idées et stratégies politiques du Directoire, mais son contexte social a été moins bien étudié.

Les idées politiques se comprennent différemment si on cherche à savoir comment elles étaient reçues. Certains travaux profitent des méthodes de la micro-histoire pour nous conduire vers une histoire sociale de la France post-thermidorienne. La rapidité des changements politiques a renforcé le désir de stabilité, et celui de pouvoir compter sur – et de s'organiser pour – l'avenir. C'était le but de la population ; paysans, ouvriers et bourgeois ont poussé les hommes politiques à renoncer à l'idéologie et à considérer le côté pratique de leurs décisions. L'idée que les avis et les pratiques de la population rurale peuvent limiter la capacité

(5) William SEWELL, *Logics of History : Social Theory and Social Transformation*, Chicago, University of Chicago Press, 2005.

(6) Pierre SERNA, *La république des girouettes. 1789-1815 et au-delà Une anomalie politique : la France de l'extrême centre*, Paris, Champ Vallon, 2005 ; Bernard GAINOT, *1799, un nouveau Jacobinisme ? La démocratie représentative, une alternative à Brumaire*, Paris, CTHS, 2001 ; James LIVESSEY, *Making Democracy in the French Revolution*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2001 ; Andrew JAINCHILL, *Reimagining Politics after the Terror : The Republican Origins of French Liberalism*, Ithaca, Cornell University Press, 2008. Plus anciens, mais essentiels, sont les livres de Georges LEFEBVRE, *La France sous le Directoire, 1795-1799*, Paris, Éditions sociales, 1977 et Isser WOLOCH, *Jacobin Legacy : The Democratic Movement under the Directory*, Princeton, Princeton University Press, 1970.

des autorités à faire ce qu'elles veulent est visible dans une étude comparative de Peter Jones, sur six villages entre 1760 et 1820. Malgré des différences importantes entre les endroits étudiés, Jones insiste sur la création d'un nouveau « paysage civique », partout perceptible. À la fin de l'Empire, par exemple, même si les royalistes espèrent encore un retour aux anciens usages, les changements sont profonds dans la vie civique : l'abolition des ordres et des privilèges, l'uniformité institutionnelle, l'égalité devant la loi restent d'actualité⁷.

D'autres études qui mettent l'accent sur les effets de la Révolution sur la famille analysent comment les changements politiques et légaux étaient perçus sur le terrain. Dans *The Family on Trial in Revolutionary France*, Suzanne Desan utilise des sources judiciaires pour mettre en lumière la vie familiale et voir comment les Français réagissaient aux innovations légales liées à la famille, comme le divorce, l'adoption et les héritages⁸. Elle montre que les femmes et les enfants se sont vite adaptés au nouveau système légal qui leur a donné, pendant une brève période, la possibilité d'améliorer leurs situations familiales et économiques. Dans *The Family and the Nation in Revolutionary France*, Jennifer Heuer profite elle aussi de la richesse des sources judiciaires pour montrer que, dans la pratique, des ambiguïtés dans les lois sur la nationalité permettaient de manipuler le système⁹. Tout comme Desan, elle souligne le fait que les hommes et les femmes de l'époque savaient contourner les lois pour atteindre leurs buts. Ces ouvrages sont représentatifs d'une approche vers une histoire sociale influencée par, et contribuant à, l'histoire politique et culturelle. En se focalisant sur les stratégies de survie, Desan et Heuer démontrent que le peuple, paysans et populations urbaines, était capable de manipuler les nouvelles règles de la société post-révolutionnaire.

Comment comprendre les identités politiques et sociales

D'abord, qu'est-ce qu'une « identité » ? Le livre de Dror Wahrman, *The Making of the Modern Self*, m'a beaucoup aidée à comprendre la signification de ce terme. L'auteur y souligne le fait que le mot « iden-

(7) Peter JONES, *Liberty and Locality in Revolutionary France : Six Villages Compared, 1760-1820*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, p. 120.

(8) Suzanne DESAN, *The Family on Trial in Revolutionary France*, Berkeley, University of California Press, 2004.

(9) Jennifer HEUER, *The Family and the Nation in Revolutionary France*, Ithaca, Cornell University Press, 2005.



tité » entremêle deux idées contradictoires : le semblable et l'unité¹⁰. Le concept exprime donc à la fois le soi unique (l'individualité inscrite sur les papiers d'identité) et le membre d'un groupe (le citoyen, l'ouvrier, le catholique...). Il n'est pas possible de séparer ces deux composantes nécessaires de l'identité. Wahrman et d'autres historiens et philosophes datent l'invention du « soi » moderne, c'est-à-dire un soi « profond », stable et unique, de la fin du dix-huitième siècle¹¹. Cette émergence du « soi » est liée à la littérature car, en lisant les romans de l'époque, on commence non seulement à trouver notre « soi » mais aussi à croire que chaque être humain a également un « soi »¹². Mais, tous les « sois » ne sont pas nécessairement égaux, comme le montre le travail de Jan Goldstein d'une manière fort convaincante. Dans son analyse de la philosophie de Victor Cousin, qui a influencé profondément plusieurs générations d'étudiants français à partir du début du XIX^e siècle, Jan Goldstein souligne le fait que le « soi » de Cousin exige une forme de volonté que seuls les hommes d'un certain milieu peuvent manifester. Comme celle de Michel Foucault, l'analyse de Goldstein met en évidence le pouvoir tenu par ceux qui contrôlent les discours du soi¹³.

Les analyses de Goldstein et de Wahrman nous aident aussi à aller du soi individuel et unique vers les identités sociales et politiques. On accepte depuis longtemps le fait que les identités, comme la notion de classe sociale ou de genre, sont des constructions sociales et discursives¹⁴. Moins claire est notre capacité à situer le pouvoir individuel de lutter contre ou de modifier les structures sociales. La recherche sur la capacité de l'être humain à agir (*human agency*) face aux structures occupe actuellement beaucoup de chercheurs dans beaucoup de disciplines. Ici j'essaie de faire un lien entre les représentations et le discours d'un côté et les expériences quotidiennes de l'autre. Je trouve utile l'idée de Judith Butler selon laquelle toutes les identités sont « performatives ». Cela signifie que sans le savoir, ou au contraire de manière réfléchie, nous portons comme un masque les signes d'identité acceptés par notre culture, ce qui

(10) Dror WAHRMAN, *The Making of the Modern Self: Identity and Culture in Eighteenth-Century England*, New Haven, Yale University Press, 2004, p. XII.

(11) Le nombre d'ouvrages sur l'histoire du « soi » est trop large pour les citer tous ici. Voir les citations complètes de Wahrman.

(12) Lynn HUNT, *Inventing Human Rights*, New York, Norton, 2007.

(13) Jan GOLDSTEIN, *The Post-Revolutionary Self, Politics and Psyche in France, 1750-1850*, Cambridge, Harvard University Press, 2005.

(14) Le livre classique qui a proposé cette idée il y a plus de quarante ans est *The Social Construction of Reality* de Peter BERGER et Thomas LUCKMAN, New York, 1966.

nous donne la possibilité de jouer avec et, le cas échéant, de les affaiblir. Il n'y aurait pas, selon elle, de « vraie » identité à découvrir ou à manifester, mais des signes, des marques, et des constructions plus ou moins « lisibles » qu'on peut utiliser pour exprimer une identité. Judith Butler travaille surtout sur les identités de genre : comment les « déviants » (les transgenres, les travestis), en pointant du doigt la différence entre le genre et le sexe biologique, nous aident-ils à comprendre que toute forme d'identité sexuelle est une performance¹⁵.

En remettant en question toute distinction sociale et politique, la Révolution a sans doute opéré un effet similaire. Subitement, toutes les catégories sociales connues sous l'Ancien Régime sont devenues incertaines, tandis que les nouvelles catégories n'étaient pas encore stabilisées. La nouvelle noblesse de Napoléon, à mi-chemin entre l'ancienne noblesse et l'élite issue du « mérite », peut justement être vue comme une manière concrète de rendre plus lisibles les nouvelles distinctions sociales¹⁶. Mes recherches se focalisent sur des exemples pris dans l'espace du quotidien social, où c'est la société entière (ou presque) qui, en se montrant et en s'observant, rend visibles de nouvelles marques de distinction sociale et donc d'identité : des comportements, des gestes, des façons de s'habiller, des manières de s'exprimer et de parler qui, progressivement, sont liés à certains individus et, de là, à des groupes sociaux.

La Révolution et « l'illisibilité sociale », ou le plaisir de se montrer à Paris sous le Directoire

La Révolution a engendré des confusions de toutes sortes. En éliminant les hiérarchies de l'Ancien Régime – les privilèges de l'aristocratie avec la nuit du 4 août, des corporations avec les lois d'Allarde et le Chapelier, le pouvoir du père dans la famille, voire le vouvoiement – toutes formes de déférence et de soumission ont été remises en question¹⁷. Le résultat en a été la confusion des hiérarchies sociales, des genres, du

(15) Judith BUTLER, *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, 1990 et *Undoing Gender*, New York, Routledge, 2004.

(16) Voir les nombreux ouvrages de Louis BERGERON et de Guy CHAUSSINAND-NOGARET sur les élites et les notables du Premier Empire.

(17) Voir Richard WRIGLEY, *The Politics of Appearances : Representations of Dress in Revolutionary France*, Oxford, 2002 ; Sophia ROSENFELD, *A Revolution in Language : The Problem of Signs in Late Eighteenth-Century France*, Stanford, Stanford University Press, 2001 ; et Jacques GUILHAUMOU, *La langue politique et la Révolution française : de l'événement à la raison linguistique*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1989.



maître et de l'employé, et des figures d'autorité dans la famille¹⁸. Dans un livre sur l'art de David après la Terreur, Ewa Lajer-Burcharth lie cette confusion au désir de se montrer en public, et à la présence des femmes dans les lieux publics : « La réapparition des femmes dans la sphère publique après la Terreur, ainsi que leur visibilité politique et culturelle renouvelée, a exercé une influence considérable sur l'idéologie dominante et les constructions culturelles du genre »¹⁹. Elle insiste sur le fait que « le Directoire [...] a amené une résurgence d'intérêt sur le corps et ses plaisirs, manifestée dans les pratiques culturelles quotidiennes centrées sur l'exposition publique du soi », comme les promenades et les bals publics²⁰. D'où vient cette résurgence, ce désir de se montrer ? D'après elle, deux explications nous aident à la comprendre : d'abord « une incertitude collective de l'identité causée par la Révolution et surtout par la Terreur », et « une crise du soi qui sortait de la Révolution comme le sable mouvant des identités sociales ». Puis elle cite le diagnostic laconique de l'écrivain républicain, Charles Theremin : « Nous sommes tous des ci-devants »²¹. Cette idée a un rapport avec les arguments de Pierre Serna sur les girouettes et aussi avec les arguments de Jan Goldstein sur le « soi » post-révolutionnaire défini par une volonté de se connaître²². Tout comme Lajer-Burcharth, James Livesey souligne la confusion qui règne dans la société à l'époque du Directoire, y compris entre le privé et le public : Paris sous le Directoire était « une ville de l'hybridité, des catégories mélangées ». D'après Livesey, la majorité des institutions sociales, comme les théâtres et les restaurants, confond le public et le privé, tandis que l'impossibilité de créer des espaces purement publics ou privés dans la vie quotidienne rend difficile les projets républicains qui cherchent à renforcer cette séparation entre les deux « sphères »²³. L'incertitude

(18) Pour des réflexions récentes sur ces thèmes, voir les contributions qui se trouvent dans Jean-Pierre JESSENNE (dir.), *Vers un ordre bourgeois ? Révolution française et changement social*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007.

(19) Ewa LAJER-BURCHARTH, *Necklines : The Art of Jacques-Louis David after the Terror*, New Haven, Yale University Press, 1999, p. 5. Sur la visibilité des femmes à la même époque, voir aussi Jann MATLOCK, « The Invisible Woman and Her Secrets Unveiled », *Yale Journal of Criticism* vol. 9, 1996, p. 175-221

(20) Ewa LAJER-BURCHARTH, *op. cit.*, p. 1-2.

(21) *Ibid.*, p. 160.

(22) Pierre SERNA, *op. cit.* ; Jan GOLDSTEIN, *op. cit.*

(23) James LIVESEY, *op. cit.*, p. 199. L'importance de cette séparation pour les républicains et pour la démocratie à l'avenir a une place centrale dans les travaux de Pierre ROSANVALLON et de Geneviève FRAISSE. Voir Jennifer HEUER et Anne VERJUS, « L'invention de la sphère domestique au sortir de la Révolution, » *AHRF*, n° 327, 2002, p. 1-28.

politique et sociale laisse des traces dans les pratiques quotidiennes et vice versa.

Le Nouveau Paris de Mercier

Publié au début de 1799, *Le Nouveau Paris* de Louis-Sébastien Mercier nous offre un portrait riche et vivant de la société et des mentalités de Paris après la Terreur. Le désir de définir qui se trouve où, dans quel contexte, et avec quelle signification, est présent dans tous ses textes. Dès la première page de l'avant propos, Mercier lance le thème des « mœurs d'un peuple paisible » qui a vu changer « ses lois, ses usages, sa police, son gouvernement, ses autels ». D'après Mercier, la réponse la plus générale à ces changements est une attitude de légèreté et de dissipation. « Ce qui étonne le plus, c'est de savoir comment subsiste, ou comment peut subsister cette foule dissipée, cette foule ambulante, qui remplit chaque jour vingt-deux salles de spectacle, et puis tant de cabarets voisins [...] tant de lieux enfin où l'on perd également le temps et l'argent. Paris, à cinq heures du soir, n'offre plus à l'œil qu'une immense guinguette »²⁴. Plus que tout autre chose, la danse attire tous les Parisiens, de toutes les classes. Lui qui connaît bien Paris parle de « vingt-trois théâtres, dix-huit cents bals ouverts tous les jours ; voilà ce qui compose les amusements du soir »²⁵.

C'est dans ce contexte qu'il parle des bals de victimes, où seules peuvent entrer des personnes qui ont perdu des proches sous la guillotine : « Qui l'eût dit, en voyant ces salons resplendissant de lumières, et ces femmes aux pieds nus, dont tous les doigts étaient parés avec des diamants, que l'on sortait du règne de la terreur ? [...] Croira-t-on dans la postérité que des personnes dont les parents étaient morts sur l'échafaud avaient institué non des jours d'affliction solennelle [...] mais bien des jours de danses où il s'agissait de valser, de boire et de manger à cœur joie »²⁶. Des travaux récents montrent que ces bals n'ont jamais existé, qu'ils ont été inventés par des écrivains romantiques du début du XIX^e siècle²⁷. Le fait que Mercier en parle suggère une invention moins tardive. Vraie ou inventée, l'idée de tels événements semble assez réaliste

(24) Louis Sébastien MERCIER, *Le Nouveau Paris*, édition sous la dir. de Jean-Claude BONNET, Paris, Mercure de France, 1994, p. 1037.

(25) *Ibid.* p. 337.

(26) *Ibid.* p. 339.

(27) Ronald SCHECHTER, « The Bals des victimes, the Fantastic, and the Production of Historical Knowledge in Post-Terror France », *Representations*, 61, 1998, p. 78-94.



pour que Mercier les inclut dans son *Nouveau Paris*. Pour lui, cette « cérémonie bizarre » illustre bien le fanatisme de l'aristocratie. En même temps elle lui sert d'exemple extrême pour décrire cette légèreté qu'il trouve répandue dans toute la société parisienne.

Dans une société où ce sont avant tout les apparences qui comptent, il y a au moins un « spectacle » que Mercier trouve consolant : celui des mères nourrices. « Jamais dans aucune ville, dans aucun temps de ma vie, un pareil nombre d'enfants n'avait frappé mes regards. La maternité devient pour nos Françaises un degré de plus d'agrément : toutes nourrissent, toutes s'honorent d'être mères, et toutes sentent que la seule et bonne nourrice est la véritable mère »²⁸. Il voit aussi un changement positif dans les manières d'élever les enfants : « L'enfance plus soignée, plus libre dans ses mouvements, et qui n'est plus châtiée, indique un caractère de joie et d'indépendance qui charme l'observateur. Les corrections ont disparu ainsi que les nourrices vénales et grossières ». Le spectacle de ces enfants qui « annoncent la fierté républicaine » soulage Mercier, et lui donne de l'espoir pour l'avenir : « Le nombre des enfants est si grand, que dans telle promenade, il surpasse celui des personnes adultes. On ne peut se lasser de ce spectacle délicieux, qui annonce la profondeur des vues d'une nature régénératrice »²⁹. Aux yeux de Mercier, le spectacle de la vie, les promenades et la vie quotidienne à Paris, montrent une société en train de se régénérer, de se réinventer.

Dans un texte qui date d'un an après le coup d'État de Brumaire, et dans lequel il critique la légèreté de la société et l'immoralité qu'il voit autour de lui, Mercier aborde la question des femmes : « À force de devenir savants, nous avons perdu notre empire sur les femmes ». Suit une longue diatribe contre les « romans corrupteurs » qui « arrivent par charretées » et encouragent l'immoralité. Il conclut le texte en attaquant l'égoïsme et la frivolité des Parisiens : « La vie, dans une pareille cité, n'est pour ses habitants que le parterre debout d'une salle de comédie, où chacun se pousse, se heurte, pour occuper la place de son voisin. Voilà, les Parisiens, en partie ce que vous êtes au bord du XIX^e siècle. Vous avez voulu être libres et égaux. Hélas ! Je ne vois encore parmi vous d'autre égalité que celle du cambriolage, que l'émulation du luxe effréné, qui hâte la ruine des familles, nuit à la propriété, renforce l'égoïsme exclusif

(28) Louis-Sébastien MERCIER, *op. cit.*, p. 439.

(29) *Ibid.*, p. 440. Sur de ce phénomène, voir E. Claire CAGE, « The Sartorial Self : Neoclassical Fashion and Gender Identity in France, 1797-1804 », *Eighteenth-Century Studies*, vol. 42, 2009, p. 193-215.

et s'oppose à la création des monuments utiles ou à l'exécution de projets d'une durable utilité »³⁰. Il appelle la vie « un parterre », soulignant ainsi l'idée que la vie n'est plus que spectacle, et un spectacle qui donne peu d'encouragement pour l'avenir. Le changement politique amené par le Consulat n'inspire pas de l'optimisme à Mercier.

Mercier n'aime pas la politique en général³¹. Pour lui, c'est la société et les personnages qui la composent qui comptent et ce sont donc les pratiques religieuses, la sociabilité, les promenades et les divertissements qui nous informent sur la vie parisienne. Le gouvernement peut faire ce qu'il veut : ce sont les pratiques quotidiennes qui constituent des indicateurs importants et révélateurs, et c'est pourquoi ses commentaires sont si utiles pour une analyse du quotidien. Malgré la probabilité que les anecdotes de Mercier soient en partie fictives, elles représentent des manières de voir et de comprendre la société parisienne du Directoire. Il est certain qu'il cherche à amuser ses lecteurs et lectrices avec ses anecdotes, mais il veut aussi comprendre la nouvelle société. Et il n'est pas le seul.

Le Journal des dames et des modes

Les articles du *Journal des dames et des modes* parus vers 1800 ressemblent par leur forme et leur contenu aux anecdotes de Mercier. Le rédacteur du journal, Pierre de La Mésangère, a même pris un pseudonyme que Mercier aurait pu utiliser, « Centyeux », pour signer ses articles sur la sociabilité parisienne³². En l'an XI, le *Journal des dames et des modes* publie un article sur « les sociétés du jour » qui a d'abord paru dans le *Journal des défenseurs de la patrie*³³. L'article souligne la confusion « des mœurs et des usages », qui a suivi la Révolution :

« La bonne compagnie d'autrefois avait un ton fixe, des usages reçus, des formules réglées : cela se fait ou ne se fait pas, dit Duclos ; c'était là la règle des jugements. Le bon ton d'aujourd'hui n'est pas encore bien déterminé ; il semble que nous soyons dans une grande ville après un

(30) Louis-Sébastien MERCIER, *op. cit.*, p. 1135-1139.

(31) James LIVESEY souligne cette tendance de Mercier à mettre la société avant la politique. *op. cit.*, p. 198-201.

(32) Voir Anne-Marie KLEINERT, *Le Journal des dames et des modes ou la conquête de l'Europe féminine (1797-1839)*, Stuttgart, Thorbecke, 2001, pour une histoire complète du journal et de ses contributeurs.

(33) Ce titre renforce les arguments de Serna selon lequel l'attachement à une idéologie était souvent moins important que l'attachement à la France, *op. cit.*, p. 206.



tremblement de terre, où chacun chercherait au hasard ses amis, ses enfants et ses meubles.

Il y avait autrefois une politesse d'usage, dont le mérite était au moins de singer les vertus sociales qu'on n'avait pas ; on y disait des riens, mais ces riens demandaient beaucoup de légèreté dans l'esprit et d'usage dans le monde [...].

Dans le cours de la révolution, la conversation a tout-à-coup changé de forme et de sujet. [...] À cette aimable frivolité qui nous rendait de tous les peuples le plus superficiel et le plus sociable, a succédé tout-à-coup une morosité insupportable ; lorsque tout le monde disait des riens, on était d'accord ; lorsque tout le monde a voulu raisonner, chacun a fait secte à part, jusqu'au moment où les cercles dissous, comme la société politique, laissèrent une lacune immense dont l'effet se fait encore sentir aujourd'hui »³⁴.

La vie sociale trouble ces journalistes qui sont convaincus que les bouleversements de la Révolution laissent un énorme vide. On ne sait plus où trouver des modèles de comportement qui peuvent remplacer les anciens. La confusion « des mœurs et des usages » crée un désir d'observer la société dans sa diversité pour réapprendre à lire et à reproduire les nouvelles marques de distinction sociale. Les publications comme le *Journal des dames et des modes* remplissent en partie cette fonction pour ceux qui ne peuvent le faire par eux-mêmes.

La vie quotidienne en province

Si l'on veut étudier la vie sociale hors de la capitale, on n'a pas la richesse de publications qu'on peut trouver dans le Paris de l'époque. Mais les archives elles aussi sont riches de sources, surtout de documents de police, qui contiennent souvent des informations détaillées sur la vie quotidienne. Les travaux des sociologues Richard Sennett, Michel de Certeau et Pierre Bourdieu³⁵ m'ont incitée à examiner de plus près quelles étaient les occasions de se montrer en public et à étudier les conséquences de l'observation sociale dans la vie urbaine. C'est la société elle-même qui se met en évidence pendant ces moments de

(34) *Journal des dames et des modes*, vol. 7, n° 28 (20 pluviôse an 11), p. 228-229.

(35) Richard SENNETT, *The Fall of Public Man*, New York, 1974 ; Michel DE CERTEAU, *L'invention du quotidien*. Vol. 1, *Arts de faire*, Paris, 1980 ; Pierre BOURDIEU, *La Distinction : Critique sociale du jugement*, Paris, 1979.

divertissement où les membres de la société peuvent se réunir, se montrer, et se regarder. Les lieux publics comme les théâtres, les rues, les guinguettes et bals publics, aussi bien que les associations privées acquièrent leur caractère spécifique grâce aux spectateurs, consommateurs et membres. Nous pouvons voir comment les groupes sociaux se comprennent et se distinguent en examinant de plus près leurs activités et leurs attitudes dans ces lieux.

Une tendance qui saute aux yeux est que la présence des femmes dans les espaces de sociabilité urbaine est vue comme essentielle aussi bien par les autorités que par les entrepreneurs et directeurs des activités culturelles. Les théâtres dépendent des femmes comme « ornements », les fêtes publiques sous Napoléon mettent en scène des femmes idéales, et encouragent toutes les femmes, idéales ou non, à y participer car elles sont vues comme une force tranquillissante parmi les foules attirées par les divertissements organisés par les villes aussi bien que par les distributions de vin et de pain. L'historiographie sur les femmes à l'époque de la Révolution et au dix-neuvième siècle a tendance à se baser sur les livres prescriptifs qui donnent l'impression que toutes les femmes se sont retirées de la « sphère publique » pour s'occuper purement de la vie domestique. Les pratiques culturelles et quotidiennes révèlent qu'il y avait des moments où les femmes étaient encouragées à sortir de l'espace privé pour se mélanger à des foules hétérogènes dans les rues, les théâtres, et d'autres lieux de loisirs et de divertissement. Les femmes jouent un rôle non négligeable dans ces moments de vie sociale. De plus, même la vie privée présentait des occasions pour avoir des discussions et des activités politiques ³⁶.

Les théâtres

Le théâtre est un lieu d'une importance particulière pendant et après la Révolution. En attirant des spectateurs divers qui peuvent facilement attirer l'attention sur eux-mêmes par des cris ou des gestes, les salles de théâtre deviennent facilement des lieux de performance politique et sociale encore plus intéressants que le spectacle lui-même. Les spectateurs vont au théâtre non seulement pour regarder les pièces, mais aussi pour surveiller tout ce qui se passe dans la salle. Souvent, ce spectacle supplémentaire remplace celui de la scène.

(36) Mes recherches actuelles sur les familles bourgeoises du début du XIX^e siècle essaient de démontrer comment la politique pouvait entrer dans la vie privée, et vice versa.



Les théâtres fleurissent dans les villes de province sous Napoléon, en partie parce que les autorités les trouvent utiles pour le maintien de l'ordre et encouragent toutes les couches de la société à les fréquenter. Dans son étude sur Toulon, Malcolm Crook souligne que le théâtre de cette ville turbulente est vu comme un divertissement qui peut attirer des gens qui seraient tentés de causer des troubles³⁷. On voit des idées semblables exprimées dans une lettre envoyée au maire de Nantes par les directrices des théâtres, dans laquelle elles défendent le théâtre comme la meilleure forme de divertissement³⁸ : « Le spectacle est pour toutes les classes de la société, il faut concilier la commodité de l'homme laborieux avec celle du riche, une foule de citoyens aiment la comédie mais ne peuvent en jouir que les dimanches parce qu'ils sont occupés les autres jours dans leurs magasins, ateliers, et boutiques [...]. La comédie est l'amusement le moins dispendieux que l'on puisse prendre, il est infiniment plus agréable de voir les jeunes gens, et même les pères de famille, à la comédie qu'au cabaret à jouer, à s'ennuyer, et fort souvent à se battre »³⁹. Des textes semblables témoignent que le peuple fréquentait le théâtre, surtout le dimanche, mais aussi les notables qui eux, y assistaient quasi quotidiennement. Les théâtres offraient donc la possibilité de se retrouver devant le spectacle de la diversité sociale : nobles et bourgeois, officiers et soldats, gendarmes et agents de police, maîtres artisans et ouvriers.

Malgré l'idée du théâtre comme un divertissement bien plus tranquille que d'autres, les salles de spectacle deviennent souvent des lieux de grand désordre. On en trouve un bon exemple à Nantes en 1804, quand une bataille explose entre gendarmes et « jeunes gens du parterre [qui] projetaient de troubler la représentation ». D'après le commissaire de police :

« M'étant aperçu hier soir que quelques jeunes gens, du parterre, projetaient de troubler la représentation, soit en demandant le directeur, ou en sifflant les acteurs [...] je profitai de la présence de quatre gendarmes qui s'y trouvaient et leur donnai l'ordre (assez haut pour être entendu) de surveiller le maintien de la tranquillité et de me désigner ceux que la troubleraient ; [...] à peine étais-je remonté au théâtre que je m'aper-

(37) Malcolm CROOK, *Toulon in War and Revolution : From the Ancien Régime to the Restoration, 1750-1820*, Manchester University Press, 1991, p. 207.

(38) Le mot « divertissement » peut être compris au sens littéral ici, comme « divertir », c'est-à-dire « détourner ».

(39) AD Loire-Atlantique, 177 T 1, lettre des directeurs du Théâtre de Nantes (Dames Thérèse Richer veuve Tarvouillet et Marie Tarvouillet veuve Laruefracis), 31 décembre 1811.

çus qu'un particulier élevant au bout de sa canne, un grand papier, sur lequel on voyait écrit en gros caractères LE PARTERRE ORDONNE. Je descendis promptement au parterre, déjà cette affiche avait été enlevée par les agents de police, mais voulant apaiser les jeunes gens qui paraissaient très mal disposés, & qui alors appelaient le directeur, je les invitai au silence. Leur promettant de faire paraître le directeur comme ils le désiraient je ne fus point écouté, & le tapage augmenta; [...] c'est alors que les jeunes gens des premières loges, du parquet & du parterre, se levèrent en masse contre eux, sous le prétexte de leur crier à bas le chapeau [...] ce qui prouve que les jeunes gens avaient réellement le projet d'insulter les gendarmes »⁴⁰.

Les documents de police de cette époque parlent sans cesse des « jeunes gens » comme étant le groupe le plus turbulent de toute la société. Ces « jeunes » qui ont dû grandir sous la Révolution, semblent moins prêts que d'autres à accepter le jeu napoléonien consistant à tolérer un État policier en échange de l'ordre qu'il garantit. Les tensions entre les « jeunes gens » et les gendarmes montrent bien que les théâtres offrent un espace idéal pour exprimer son opposition à l'ordre napoléonien et partant manifester une forme d'identité politique.

Le théâtre donne l'occasion non seulement d'exprimer des tensions politiques mais aussi des tensions sociales. Un bon exemple est une altercation verbale dans la salle du théâtre de Nantes en 1808, qu'on connaît grâce à deux lettres. D'abord une demande d'informations du préfet sur une rumeur : « On m'a rapporté que quelques personnes placées aux premières loges en adressant la parole à des ouvriers qui étaient au parterre, et qui demandaient que l'on continuât la pièce, leur avaient dit que s'ils ne cessaient de s'opposer à ce que la pièce ne fût pas jouée, ils ne leur fourniraient plus d'ouvrage ; qu'ils paraissaient d'ailleurs n'en avoir pas besoin, puisqu'ils avaient de l'argent à employer pour venir au spectacle ». Le préfet souligne l'importance de cet événement : « Il convient de vérifier avec soin ce fait qui peut être du plus grand intérêt pour le maintien de la tranquillité publique dans cette grande ville ». Le maire répond qu'il sait seulement que « des premières loges il avait été tenu quelques propos au parterre, auxquels le parterre avait répondu »⁴¹. Quoiqu'il en soit, les autorités ont perçu comme un précédent dangereux le fait que de tels pro-

(40) AM Nantes, I1 53 dos. 2, lettre du commissaire de police, Nantes, 8 floréal an XII.

(41) AM Nantes, I1 53, dos. 3, lettre du préfet, 13 octobre 1808, et lettre du commissaire de police, 15 octobre 1808.



pos soient échangés entre employeurs et ouvriers. Le théâtre devient vite un lieu pour exprimer, montrer, et observer les relations sociales et les tensions qui en résultent.

Les tensions sociales et politiques se mêlent aussi aux tensions de genre. L'aspect sexué des turbulences au théâtre apparaît clairement dans les mémoires d'une Marseillaise royaliste, Julie Pellizzone, dans lesquels elle décrit ses observations sur la vie sociale de sa ville. En janvier 1816, elle inclut une longue discussion sur les problèmes au théâtre, orchestrés, là aussi, par des « jeunes gens ».

« On sait depuis longtemps que les jeunes gens de ce pays-ci sont assez mal élevés, mais depuis la révolution, ils sont toujours devenus pires. Cependant, ce n'était guère que dans la basse classe qu'on trouvait ce qu'on appelle de mauvais sujets ; actuellement ce sont les jeunes gens des meilleures familles qui se piquent d'être tapageurs, insolents, malhonnêtes, tracassiers, etc. C'est le sublime bon ton. Ils vont au spectacle pour crier plus haut que les acteurs, par troupes de dix à douze, empêchant les gens de bon sens d'entendre la pièce et insultant ceux qui osent les prier poliment de faire silence. Ils se permettent les manières les plus indécentes avec les filles qu'ils trouvent dans la salle et quelquefois prennent des femmes honnêtes pour des filles et les insultent [...]. Enfin ils ont trouvé moyen de me dégoûter entièrement du théâtre qui était l'amusement le plus agréable pour moi et je ne suis pas la seule qui aie pris le parti de s'en retirer »⁴².

Vu ses idées politiques, la conviction de Pellizzone selon laquelle la Révolution a engendré des comportements troublants n'est pas étonnante. Mais le fait que, d'après elle, les « mauvais sujets » soient maintenant des garçons des meilleures familles suggère qu'un changement social était visible dans le théâtre. Ces jeunes gens supposés de bonnes familles veulent exprimer leurs frustrations, et décident que la meilleure manière de le faire est d'attaquer celles qui se trouvent au théâtre avec eux, les spectatrices et les actrices⁴³. Le désir de mettre mal à l'aise les femmes et les « filles » fait partie de leur manière d'assumer leur position sociale et politique. En troublant les spectacles et les spectateurs, ces jeunes se

(42) Julie PELLIZZONE, *Souvenirs : Journal d'une Marseillaise II (1815-1824)*, Paris, Indigo & Côté-femmes, 2001, p. 119-120.

(43) Beaucoup de documents de police décrivent de telles activités : des « jeunes gens » qui crient sans cesse quand une actrice entre en scène, et qui traitent les spectatrices comme des « femmes publiques ».

montrent insouciantes des règles sociales et morales devant tous ceux qui se trouvent dans la salle. Les observateurs comme Pellizzone en tirent des conclusions et peuvent utiliser ces expériences pour se former des idées sur la nouvelle société, pour construire des catégories sociales dans lesquelles ils organisent leur monde et créent leur imaginaire social : ainsi conclut-elle que les « jeunes gens des meilleures familles » sont maintenant aussi mal élevés que les « basses classes ».

La sociabilité : cercles et salons

D'autres lieux donnent la possibilité d'approcher et de comprendre des catégories sociales plus fines et plus intimes, surtout pour les notables de province. En 1811, le gouvernement a obligé toutes les associations composées de plus de vingt personnes à s'inscrire auprès des autorités locales, et à fournir leurs règlements et une liste de leurs membres. C'est grâce à cette enquête que nous connaissons aujourd'hui les règlements d'une association lyonnaise intéressante, « le cercle de Bellecour ». Ce cercle existait déjà avant la Révolution, et a été rouvert après la Terreur. C'est une association qui attire la haute société lyonnaise, et qui contraste avec d'autres cercles étudiés par Maurice Agulhon et Carol Harrison⁴⁴, car les femmes peuvent en devenir membres et faire partie du conseil d'administration : « Le cercle sera composé de 100 dames et de 100 hommes [...] il y aura un conseil d'administration qui représentera la société et aura toute sa confiance ; le conseil sera composé de douze personnes, savoir six dames et six hommes »⁴⁵. Tout en s'amusant, hommes et femmes partagent le pouvoir dans cette association. Ils jouent aux cartes, lisent des journaux, et comme les mères ont le droit d'y amener leurs filles sans payer d'abonnement supplémentaire, certains historiens y voient une fonction de stratégie matrimoniale⁴⁶. La vie mondaine sous Napoléon, vue non seulement dans ce genre de cercles mais aussi dans les bals et salons, joue un rôle dans la reconstruction d'une élite, et les

(44) Maurice AGULHON, *Le Cercle dans la France bourgeoise 1810-1848*, Paris, Armand Colin, 1977 ; et Carol E. HARRISON *The Bourgeois Citizen in Nineteenth-Century France : Gender, Sociability, and the Uses of Emulation*, Oxford, Oxford University Press, 1999.

(45) AM Lyon, I2 46 (Microfilm M1 44), Règlements sans date attachés à une liste de membres datée de 1811.

(46) Louis TRÉNARD, « Culture et sociabilité dans l'espace rhodien à l'aube du XIX^e siècle », dans *Le Rhône : Naissance d'un département*, Lyon, Conseil Général du Rhône, 1990, p. 114. Sébastien CHARLÉTY, « La vie politique à Lyon sous Napoléon I^{er} », *Revue d'histoire de Lyon*, vol 4, 1905, p. 378.



femmes de cette élite sont très impliquées dans cette reconstruction. Ici réside plus de continuité avec l'Ancien Régime qu'on ne le suppose.

Société de la charité maternelle de Lyon

D'autres associations attirent les femmes des notables, en particulier la Société de la charité maternelle, une association nationale ayant des filiales dans toutes les grandes villes. Celle-ci existait déjà avant la Révolution, et a été rétablie en 1801⁴⁷. Là aussi nous pouvons voir des continuités et la recomposition d'une élite avec une participation importante de femmes car ce sont des femmes qui dirigent l'association et qui s'occupent de donner argent, conseils, et layettes aux nouvelles mères. À Lyon, c'est la comtesse de Bondy, femme du préfet, qui joue le rôle de présidente. Dans leur rapport annuel de 1813, les organisatrices expriment avec fierté tout ce que l'association a pu accomplir. Avec 17496 francs, elles ont réussi à aider 171 femmes, « et c'est beaucoup plus que nous ne devons faire avec cette somme ». Espérant recevoir plus de ressources des administrateurs du département, elles soulignent tout le bien que leurs efforts ont produit : « Nous avons la satisfaction d'annoncer que sur 137 enfants adoptés par la société maternelle de Lyon dans le cours de 1812, 125 sont actuellement existants ». Comme le cercle de Bellecour, cette œuvre de charité s'inspire des pratiques aristocratiques : les femmes qui la dirigent jouant un rôle « paternaliste » envers des femmes clairement définies comme inférieures.

Sociabilité populaire

Pendant que riches négociants, nobles et autres notables s'organisent en cercles et associations charitables, le peuple s'amuse dans les cabarets et les bals populaires, créant ainsi des espaces sociaux où les identités peuvent être renforcées. Parlant du Lyonnais à la fin de l'Ancien Régime, Maurice Garden dit que « le cabaret, la guinguette des Brotteaux, le bal populaire [...] semblent la seule distraction offerte aux habitants des villes »⁴⁸. Cela se maintient après la Révolution quand guinguettes et bals

(47) Dans un livre qui va paraître en 2010, Christine ADAMS couvre l'histoire de cette association. *Poverty, Charity, and Motherhood : Maternal Societies in Nineteenth-Century*, Champagne, University of Illinois Press. Je remercie Christine Adams d'avoir partagé avec moi ses travaux sous forme de manuscrit.

(48) Maurice GARDEN, « Effacement politique, contradictions culturelles et tensions sociales, » dans André LATREILLE (dir.), *Histoire de Lyon et du Lyonnais*, Toulouse, Privat, 1975, p. 278.

semblent devenir encore plus nombreux. Ces endroits attirent ouvriers et domestiques tous les dimanches et jours de fêtes (sous l'Empire, ils n'avaient pas le droit d'ouvrir les autres jours). Les autorités locales sont en désaccord sur la nature de ces distractions. Le maire de Vaise, un faubourg de Lyon, s'inquiète d'une salle de danse située à Tassin, près de Vaise, qui attire « toutes les filles et les garçons des communes environnantes. Depuis son établissement, les pères et mères, les propriétaires et les cultivateurs, ne peuvent plus contenir leurs enfants et leurs domestiques ; ils s'y pervertissent d'une manière effrayante. [...] Tout ce que Lyon et les faubourgs contiennent de gens corrompus des deux sexes s'y rendent régulièrement les dimanches et lundis et prolongent leurs débauches jusque bien tard dans la nuit »⁴⁹. Le maire de Tassin, au contraire, défend ces danses comme de simples divertissements, disposant de deux violons sur une place centrale : « Les joueurs sont payés par les danseurs pour chaque contre danse ; cette réunion a lieu les dimanches après-midi, et se disperse avant la nuit »⁵⁰. Quelle que soit la nature de ces danses, les remarques de Mercier sur l'engouement qu'elles suscitent à Paris est tout aussi visible à Lyon, et ailleurs⁵¹.

En un sens, les guinguettes et autres genres de danses lyonnaises ne ressemblent guère aux guinguettes des faubourgs Parisiens où des familles entières vont passer les dimanches dans un environnement campagnard⁵². À Lyon, les guinguettes se situent aussi dans les faubourgs, mais ces endroits attirent plutôt ceux que les autorités appellent une fois encore « les jeunes gens » : des ouvriers, domestiques et artisans célibataires y vont par milliers chaque dimanche s'amuser dans les faubourgs de la ville. L'homogénéité des foules aurait eu une tendance à renforcer leur identité en tant que classe ouvrière (dans le sens de ceux qui travaillent) et une identité générationnelle. Dans les villages voisins de Lyon, les jeunes des deux sexes organisent des danses plus rustiques sur les places et dans les rues. Ils appellent ces danses des « vogues », un terme qu'on trouve utilisé dans le Dauphiné et le Lyonnais⁵³. Ces festivals

(49) AD Rhône, 4M 478, lettre du maire de Vaise, 19 juin 1811.

(50) AD Rhône, 4M 478, lettre du maire de Tassin, 26 juin 1811.

(51) Les danses faisaient toujours partie des fêtes officielles sous le Directoire et l'Empire. Voir Peter JONES, *op. cit.*, p. 155-157, et Denise DAVIDSON, *op. cit.*, ch. 1.

(52) François GASNAULT, *Guinguettes et lorettes : bals publics et danse sociale à Paris entre 1830 et 1870*, Paris, Aubier, 1986 ; et David GARRIOCH, *The Making of Revolutionary Paris*, Berkeley, University of California Press, 2002.

(53) Maurice GARDEN, *op. cit.*, p. 279 et Michel VOVELLE, *Les Métamorphoses de la fête en Provence de 1750 à 1820*, Paris, Aubier/Flammarion, 1976.



champêtres se distinguent des bals populaires parce qu'ils sont organisés par les jeunes eux-mêmes, et qu'ils n'ont lieu normalement qu'une seule fois par an, pour fêter le saint patron d'un village. Ces fêtes, qui sont souvent marquées par des rixes violentes entre les jeunes des villages voisins, renforcent le caractère local des identités. Elles montrent comment les pratiques rurales et traditionnelles pouvaient influencer la vie urbaine.

*

L'idée principale de ces recherches sur la vie urbaine est de faire une synthèse entre l'histoire sociale et l'histoire culturelle en analysant l'imaginaire social dans ses manifestations quotidiennes. Le but est de comprendre, à des moments particuliers, dans des situations et des localités précises, comment les Français ont compris l'imaginaire social, c'est-à-dire, dans quels contextes ils ont pu voir leur société et la place qu'ils y occupent⁵⁴. Les identités n'existent pas en tant que telles : elles sont des constructions artificielles, changeantes, qu'on peut considérer ou ignorer en fonction des circonstances. Souvent cette artificialité n'est pas visible et les identités sont comprises comme des réalités solides et stables : le sexe, la race, la classe ou la caste. Depuis un certain temps, en effet, les théories sur la construction sociale démontrent que la signification attachée aux catégories et identités sociales est changeante. Dans notre monde « postmoderne » nous avons l'habitude d'appréhender ainsi les identités. Ce n'était pas le cas avant la Révolution, quand les catégories sociales, les « identités » – même si l'on n'utilisait pas encore le terme – semblaient bien plus solides et immuables. La Révolution a rendu visible cette artificialité, mais dans la vie quotidienne, pour des raisons pratiques, il fallait savoir comment agir et réagir avec les gens autour de soi. C'est ce besoin de concrétiser les identités, et les comportements qui les expriment, qui pousse la population française à se réunir dans toute sa diversité. Les espaces sociaux donnent l'occasion de voir et de comprendre une nouvelle société en pleine évolution.

La Révolution, en rejetant l'ancien ordre social et politique, et en proposant un nouvel ordre, dévoile clairement que les catégories, les identités ne sont pas stables, et que les apparences ne sont que cela, des apparences. C'est un des effets les plus déstabilisants de la Révolution. Cette

(54) Dans un article qui vient de paraître, Lynn HUNT propose qu'on se concentre sur « l'expérience » et la « visibilité » pour comprendre comment les changements politiques étaient compris. « The Experience of Revolution », *French Historical Studies*, vol. 32, 2009, p. 671-678.

instabilité des catégories et des marqueurs sociaux engendre des efforts du haut, de l'État, pour rendre lisible et compréhensible l'ordre social, et d'en bas, de la population en général, pour comprendre la nouvelle société et ses règles, et pour situer les membres de la société dans des catégories claires et bien définies. Cette clarification, cette nouvelle lisibilité, ne signifie pas qu'on accepte le système, car la compréhension peut aussi servir ceux qui veulent l'attaquer ou le détruire.

Denise DAVIDSON

History Department
Georgia State University
Atlanta, GA 30303 USA
hisdzd@langate.gsu.edu